



Lorraine Dauleux Rountree

Sans héritage

Saison 1 (1913-1918)

LES
HASARDS

Sans héritage

Photo de couverture
générée par intelligence artificielle

Dépôt légal mars 2024
contact@leshasards.fr
www.leshasards.fr

Lorraine Dauleux Rountree

Sans héritage

Saison 1
1913-1918

Roman

Voici ce qu'il s'est dit avant le début de l'histoire

Constant Moine ferma la porte du salon. Félicité, sa femme était assise, très droite, près de la cheminée. Sa robe noire donnait de l'éclat à son teint pâle et à ses cheveux blonds, qu'elle portait tressés sur le bas de sa nuque. Elle regardait le feu fixement. Il ajouta une bûche dans la cheminée.

– Veux-tu ton châle, une boisson chaude ? Tu n'as guère mangé de ces trois jours. Ce soir, encore...

Il prit sa main. Elle se laissa faire mollement.

– Félicité, nous allons parler un peu. Le juge des tutelles nous a écrit pour Lucien.

Elle fit un petit geste qui ressemblait à un salut de reine.

– Je sais ce qu'il a écrit. Quand pars-tu ?

– En juillet. Après l'école. J'ai pensé que...

– Tu penses toujours à tout, dit-elle tout bas.

– C'est dans deux mois. Tu as un peu de temps.

– Parce que tu crois que je n'y pense jamais ? J'y ai pensé chaque jour de ma vie, Constant. Chaque jour depuis que je l'ai abandonné.

– Tu ne l'as pas abandonné, Félicité.

– Comment tu appelles cela alors ?

– Tu l'as confié à ton frère et à sa femme.

– Je l'ai donné, Constant, comme on donne un chiot !

– C'était la seule chose raisonnable à faire.

Constant se pencha vers elle, chercha son regard.

– N’es-tu pas contente au fond de...

– Non ! Tu vois bien que je suis un monstre !

Une bûche se brisa et parsema d’étincelles le parquet du salon. Constant balaya les braises et les remit dans l’âtre. Puis il déplia et disposa le pare-feu.

– Raversi est un monstre ! Madame Baron qui t’a chassée ne vaut pas mieux. Et tes parents qui t’ont abandonnée comme on sait.

– Alors c’est de famille ! dit-elle d’un ton acide.

Constant voyait ses yeux briller. Des larmes ? Ou bien était-ce le feu qui se reflétait ?

– Moi aussi, je m’en veux, Félicité.

Un grognement moqueur résonna dans le fond de sa gorge.

– De quoi donc ! Tu n’es jamais coupable de rien.

– Tu aurais pu le reprendre quand ton frère a eu ses deux fils.

– Ce qui est donné est donné !

– Félicité ! C’est d’un enfant dont nous parlons. Nous aurions trouvé une explication. Mais j’ai été fier, comme seuls les hommes savent l’être.

Félicité pencha la tête en arrière. Elle garda les yeux clos. Constant regarda la dernière bûche se consumer. Quand elle se brisa à son tour, il se leva, mit sa main sur l’épaule de sa femme.

– Allons nous coucher.

1. Le 15 Juillet 1913

L'Oncle Constant avait dit 7 heures, ils partirent à 7 heures. L'oncle portait une petite valise dans laquelle Louissette Demangie avait placé, par-dessus le linge bien rangé de l'oncle, un pantalon, une chemise et un chandail. Elle avait aussi préparé un casse-croûte. Il n'y aurait rien d'autre. On avait vendu les meubles de la maison, donné les vêtements de ses parents à l'hospice. Lucien glissait fréquemment une main dans la poche de son pantalon pour agripper ses précieuses possessions, puis il explorait l'autre poche et était rassuré d'y retrouver intacts les trésors qu'elle contenait : la tabatière fabriquée par son père, des osselets et un soldat de plomb estropié, trouvé en septembre de l'année passée dans les frais labours d'un champ.

L'oncle attaquait la chaussée à chacun de ses pas, les fesses bien en arrière. Il avait les traits et le regard tendus, comme la mère de Lucien, toujours affairée, souvent inquiète. L'oncle avait noté au verso des pages d'un cahier de comptes usagé, d'une petite écriture droite et sans ratures, tout ce qu'il avait à faire ou à demander. Quand toutes les tâches de la liste avaient été accomplies, il s'était un peu détendu mais son visage était resté marqué par ses tourments quotidiens, comme si les lignes rayées du cahier de compte se confondaient avec

les rides de son front. Ils marchèrent le long du Malromet, un petit ruisseau qui faisait le bonheur des habitants du village, malgré son cours paresseux et son débit famélique. Le dimanche, Lucien passait là quelques heures, avec son père, entre hommes. C'était ce qui comptait, être entre hommes. Son père s'installait toujours au même endroit, entre deux frênes. À force, la nature avait fini par lui garder sa place. Le tronc de l'arbre était plus lisse là où son père s'adossait. Le sol formait trois creux, un pour l'assise et deux pour les pieds. Lucien était trop petit et trop léger pour avoir droit aux mêmes égards. Il avait du désespoir de découvrir qu'à sa place, l'herbe repoussait entre deux dimanches. Son père parlait peu, avait des gestes lents et précautionneux. Lucien avait appris à pêcher en le regardant faire. Les journées étaient longues, un peu ennuyeuses, mais ils profitaient de la fraîcheur des arbres, du murmure de la rivière et de la beauté des oiseaux. Le héron qui volait tranquillement, à vitesse égale, d'un endroit à un autre, donnait l'impression de toujours savoir ce qu'il voulait, où il allait et à quelle heure, contrairement aux hirondelles qui s'agitaient dans tous les sens, sans ordre ni logique apparents.

Depuis l'accident, Lucien n'était pas revenu. Louïsette avait dit que ce n'était pas convenable. La pêche lui manquait. Peut-être que l'Oncle Moine... Il risqua un œil. Pas maintenant ! Il continua de marcher silencieusement, accordant son pas à celui de son oncle. Ils étaient entre hommes et c'était cela qui comptait. L'Oncle

Constant était habillé comme l'instituteur. Il portait un costume trois pièces, une chemise blanche et un ruban-cravate parfaitement noué et aligné sur les boutons de son gilet. Il était mince, presque sec. On voyait les os de ses pommettes et la charnière de ses mâchoires. Ses cheveux étaient un peu blonds, un peu roux, un peu blancs et une petite barbe leur donnait la réplique dans les mêmes tons. Pourtant, malgré les rides, malgré les cheveux blancs, l'oncle conservait un air de garçonnet. Les grandes personnes n'étaient pas toutes comme cela. Louissette Demangie lui avait montré des photos de son mari, Jules. Il n'avait trouvé aucune ressemblance entre le garçon d'hier et l'homme d'aujourd'hui. Il aimait bien voir dans le visage de son oncle les traits de son enfance. C'était peut-être pour cela qu'il se sentait d'autant moins à la hauteur avec son pantalon en toile grossière et sa chemise plissée. Le tissu était fatigué d'avoir été trop porté et trop frotté par sa mère au lavoir du village. Il avait vu les regards de l'oncle sur les vêtements que Louissette Demangie avait préparés pour le voyage.

– Vous n'aurez qu'à mettre un seul change. Tout le reste, donnez-le aux...

L'oncle s'était arrêté net. Louissette avait suspendu son geste, Lucien, son regard. Tout s'était figé comme sur une photographie. Lucien avait compris à demi-phrase que ça n'allait pas.

– Donnez-le !

Les deux mots claquèrent comme un ordre.

– Il te faut d'autres vêtements. Par chez nous, il peut faire froid. Ta tante te fera faire ce qu'il convient.

Lucien s'était exclamé.

– Fera faire !?

– Oui, grand bêta, par une couturière. Ce sont bien les couturières qui font les vêtements, non ?

Lucien avait hésité, craignant, comme à l'école, de ne pas apporter la bonne réponse.

– C'est la mère qui cousait les miens.

Les mâchoires de l'oncle avaient tendu la peau de son visage au point que Lucien avait craint de la voir se fendre. Après un long silence, l'oncle avait dit à la limite du chuchotement.

– Par chez nous, il y a des couturières.

« Je descends à Auriac » disait-on avec un rien de condescendance pour le bourg voisin, qui n'avait pas la même hauteur de vue que le village de Lucien. De La Pardaille, on voyait treize clochers, on embrassait vingt collines et plus encore si le temps était clair. Tout au bout du vieux bourg, une tour du dixième siècle témoignait encore fièrement d'un passé glorieux de place forte, propriété d'un seigneur de Ségur. Et même si aucune noblesse ne vivait plus là depuis des siècles, même si les habitants avaient des emballements républicains, ils continuaient d'afficher un mépris féodal pour le village de la plaine qui avait tout de même fini par prendre sa revanche quand on y avait installé le chemin de fer.

Ils arrivèrent à la gare à 8 heures. Le bâtiment était une maison de construction récente, recouverte d'un crépis gris foncé, qui tranchait avec les couleurs dorées du

pays. Une autre bâtisse, réplique en plus petit de la première, abritait une réserve de charbon. Côté quai, plein sud, on avait rajouté, au-dessus des deux portes de la gare, une toiture plate, dentelée sur les bords, dont la peinture blanche était déjà toute craquelée par les assauts du soleil. La gare avait été inaugurée en 1900, l'année de naissance de Lucien. À chaque fois qu'on évoquait ses débuts dans la vie, on y associait ceux de la gare et de la ligne de chemin de fer, qui avait enfin relié sa vallée au reste du monde. Lucien s'était demandé quel aurait été le récit de sa vie, s'il était né un an plus tôt ou un an plus tard. Aurait-on trouvé un autre fait marquant dans la vie communale ? Y en avait-il eu ? Peut-être qu'on aurait finalement oublié quand il était né. Quand il se posait ces questions, son cœur se mettait à battre si fort qu'il pouvait l'entendre cogner contre ses côtes. C'était aussi inquiétant que le bruit que faisait le marteau d'une porte, actionné par un visiteur impatient.

Il avait appris à l'école un poème de Victor Hugo qui le rassura un peu. On aurait bien trouvé quelque chose s'il n'y avait pas eu la gare.

« Ce siècle avait deux ans,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Alors dans Besançon,
Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois,
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix,
Si débile qu'il fut, ainsi qu'une chimère,
Abandonné de tous, excepté de sa mère. »

Le maître avait expliqué que pour les besoins de sa légende, Victor Hugo avait sûrement un peu exagéré, mais qu'il avait le droit parce que c'était de la poésie. Les garçons du village avaient ricané, de gêne plus que de mépris pour la sensiblerie du grand Victor car bon nombre d'entre eux, y compris Lucien, n'avaient pas des parents très tendres.

« Cet enfant que la vie effaçait de son livre,
Et qui n'avait pas même un lendemain à vivre,
C'est moi. »

Moi, Lucien Louis Marie, fils de Jean Fréreux, compagnon couvreur et d'Antoinette Cadiot.

L'oncle trouva tout un tas de choses à vérifier auprès de l'employé de la gare. Le train circulait tous les jours entre Bordeaux et Eymet. Il serait à l'heure et comportait cinq voitures. L'oncle poussa Lucien vers le banc. On pouvait se détendre et causer un peu.

– As-tu déjà pris le train, Lucien ?

Après l'instituteur, l'Oncle Constant était maintenant la deuxième grande personne à lui poser des questions personnelles. Lucien mettait encore un peu de temps à réaliser qu'elles s'adressaient à lui. Son oncle n'avait pas l'air d'en prendre ombrage. Un homme comme lui appréciait les comportements posés, les attitudes réfléchies, les réponses qui commencent par des silences.

– Je devais, pour aller au certificat, mais le maire nous a conduits en charrette.

– Moi aussi j'ai le certificat. J'ai été le premier dans

mon village à l'obtenir.

L'autre découverte que Lucien avait faite, c'était qu'il pouvait, lui aussi, poser des questions. À La Pardaille, en dehors de l'école, la curiosité des enfants n'était guère encouragée.

– Quand c'est qu'ils l'ont créé le certificat ?

– En 1866. L'année de ma naissance. On ne pose pas les questions comme tu viens de le faire Lucien.

Lucien baissa les yeux. Voilà où cela conduisait de poser des questions !

– Lucien, tu dois dire, quand ont-ils créé le certificat ? Serais-tu capable de me dire l'âge que j'ai ?

L'oncle n'avait pas l'air fâché. Il respirait doucement et souriait.

– Quarante-sept ans !

– Tout juste. Je te félicite pour ta rapidité.

L'oncle prit une longue inspiration. Il croisa ses jambes en faisant attention au pli de son pantalon. Il se tenait droit. Ses deux mains soignées étaient posées l'une sur l'autre sur sa cuisse. Il regardait ses ongles. Il ressemblait aux personnages du livre d'histoire de l'école, Napoléon III ou Jules Ferry.

– Je comprends maintenant pourquoi ton père ne s'en est jamais retourné en Bretagne. Le climat est bien agréable par ici.

Une petite brise caressa leurs deux visages. Madame Demangie avait eu un geste comme cela, quand ils étaient revenus de la messe d'enterrement de ses parents. Il lui avait tenu la porte. Elle avait posé le dos de sa

main sur le haut de sa joue et avait dessiné une virgule toute douce jusqu'à la fossette de son menton. Il avait frissonné, comme il frissonnait aujourd'hui sous la caresse du vent. Il se dit que la brise remerciait l'oncle pour son compliment.

– Mon père, Oncle Constant, est-ce qu'il ressemble à la Tante Félicité ?

– Je ne l'ai vu qu'en photo. Tu te feras ton idée quand tu verras ta tante. Il y a un air de famille. Cela ne peut pas être autrement entre frère et sœur. C'est dans la nature des choses. Tu ressembles à Jean et Félicité quand ils étaient petits. Tu as la même fossette que ta tante.

Cette fâcheuse fossette qui lui valait tant de quolibets. « C'est par là que t'étais accroché à ta mère ? » lui avait demandé un camarade qui trouvait que sa fossette ressemblait à un nombril. Lucien avait rougi comme une fille.

On entendit le sifflement du train. L'oncle consulta sa montre gousset, et fronça les sourcils.

– Déjà ! Pourtant il n'est que 8 heures 20 à ma montre. Aurait-on de l'avance ? Je vais demander. Attends-moi là.

Lucien n'eut pas le temps de dire à l'Oncle Constant que quand on entendait le train delà ne voulait pas dire qu'il était tout près, car dans la vallée tout résonnait. Mais l'oncle était déjà parti se renseigner. Il balança ses jambes, recala la bandoulière de son sac, fit rouler ses épaules, renifla, racla sa gorge, bâilla un grand coup puis

s'ébroua, traversé par un grand frisson. Il se gratta dans le cou, puis sur les bras, puis dans le cou de nouveau. Il décida de changer son sac de côté, réajusta sa bandoulière, vérifia ses poches et se pinça très fort pour mettre fin à son agitation.

– Le chef de gare dit qu'on entend le train de Eymet jusqu'à Duras. Par chez nous, on l'entend quand il est dans la gare. C'est sûrement le relief qui fait ça. Allez, on va se mettre près de la voie, mais pas trop près, n'est-ce pas ? Il y a encore bien des accidents dans les campagnes à cause des imprudences, surtout avec les tortillards. Il faut dire qu'ils sont bien accommodants, ces trains, malgré tout.

– Mon père, il dit que ça fait partir les jeunes et que c'est pas bon pour le village.

– C'est sûr que le progrès ça chamboule. Allez, fini de causer. Viens par ici.

Ils furent rejoints par une famille de paysans, puis par les deux demoiselles de l'école des filles. Lucien se cacha derrière son oncle pour ne rien avoir à dire et surtout pas au revoir, parce qu'il ne voulait pas entendre la longue litanie qui referait de sa vie un drame. Un homme avec un ventre gigantesque le dissimula tout à fait à la vue de ses connaissances. Il lui sourit aimablement. Le train entra en gare, parfaitement à l'heure. Ils avaient deux minutes pour embarquer. Alors que Lucien s'apprêtait à monter dans la voiture de troisième classe, son oncle le tira par le bras.

– Par ici, Lucien.

Ils s'installèrent dans la voiture de première classe, avec le gros monsieur qui portait chapeau et redingote.

– Mets-toi là. Et ne t'avise pas de tirer la poignée.

Lucien regarda attentivement le signal d'alarme, placé au-dessus de la porte. Il avait l'air d'avoir été posé à l'envers, avec sa grosse clé en métal, accrochée tête en bas. Comment l'Oncle Constant savait-il que l'envie d'essayer lui avait traversé l'esprit dès qu'il était monté dans le train ? Deux banquettes de cuir noir se faisaient face. Les parois du wagon étaient recouvertes d'un bois blond vernis. Une étagère inclinée permettait de ranger les bagages. L'oncle arrangea les rideaux gris pour qu'ils tombent bien droit et dégagent les quatre fenêtres, de part et d'autre de la porte centrale. Le train s'ébranla. Lucien était intimidé. Il n'osait ni bouger, ni regarder au dehors. Il resta assis, là où son oncle l'avait installé, près de la fenêtre, les jambes serrées, les yeux baissés, jusqu'à Monségur. Il ne vit ni son école à la sortie d'Auriac, ni la ferme de son ami Georges ni le château de Duras sur le haut de la colline, dont son père avait refait la toiture. Sa tête dodelinait, faisant non, faisant oui, puis encore non. Une grosse boule faisait le yoyo dans sa gorge et une autre dans son ventre. Elles connaissaient le chemin de ses peurs.

– Tu as le mal de train, rassura l'oncle. Tu vas manger un petit peu.

L'oncle se leva et attrapa le sac d'école de Lucien. Il perdit l'équilibre car le train bringuebalait.

– Ne sors pas tout le casse-croûte. Prends juste un peu de pain et une gorgée d'eau à ta gourde. Tu te senti-

ras mieux. Et puis il faut que tu regardes par la fenêtre. Tu regarderas au milieu, pas tout au bord.

Lucien s'exécuta, presque joyeusement. Pour une fois que son mal-être portait un nom ! Il mangea son pain et regarda par la fenêtre. Comme celle-ci était un peu haute pour lui, il avisa la porte centrale, se retourna vers son oncle qui acquiesça. Il se leva et posa une main tremblante sur la poignée de la porte dont la fraîcheur, après le pain et l'eau, continua de le ramener à la vie. Bien sûr, il commença par regarder tout au bord et cligna des yeux. Il eut un peu mal au cœur et s'empressa de porter son regard, là où l'oncle avait dit, un peu plus loin, en terrain plus connu, sur un champ, des barrières, des vaches et puis d'autres vaches et puis une ferme, des hommes et des femmes dans les champs avec des faux, un cycliste et puis encore des vaches, mais pas les mêmes, un village et puis plus rien, le noir total, avec juste le sifflement du train et le bruit de la ferraille et puis de nouveau la campagne, une autre campagne. Deux garçons de son âge sur la route. Ah zut, où étaient-ils passés ? Lucien eut beau se tordre le cou pour tenter de les voir encore, ils avaient été effacés, happés, engloutis par la grande masse sombre et floue qui avait soudain recouvert les fenêtres du train. Tout s'offrait à Lucien et tout se dérobaient en même temps, comme dans le kaléidoscope que le maître avait fait passer aux élèves pour expliquer quelques rudiments d'optique. Les paysages colorés se donnaient en un spectacle court comme l'éclair, remplacé dans l'instant par un autre spectacle aussi merveilleux.

– C'est sa première fois en train... dit le gros homme à l'oncle. Vous n'êtes pas du coin... Monsieur... ?

Lucien regardait toujours le paysage en prêtant l'oreille à ce qu'allait dire son oncle. Il ne voulait pas faire le curieux ou l'intéressant. Lucien préférait écouter sans en avoir l'air. C'était ce qui marchait le mieux avec les adultes. Au fond, l'Oncle Constant devait être comme les autres, comme sa mère qui lui demandait souvent d'aller écouter ailleurs.

– Vous dites cela pour l'accent. Je suis de Chateaufort en Ille-et-Vilaine. Constant Moine, dit l'oncle en tendant la main.

– Joseph Biraud, d'Allemans-du-Dropt.

Quand Monsieur Biraud s'était assis, il avait écarté les jambes pour faire de la place à son ventre qui semblait aussi ferme que celui d'une femme à quelques jours de la délivrance.

– Dites. L'Ille-et-Vilaine ce n'est pas le chai d'à côté ! Vous montez sur Bordeaux prendre le train ?

L'oncle croisa ses jambes et ajusta le pli de son pantalon.

– Oui, l'Express de 16 heures jusqu'à Tours. Ensuite, nous changerons pour Le Mans, puis encore une fois pour Chateaufort. Nous dormirons à Tours car je n'aime guère les trains de nuit.

– Ma sœur tient l'hôtel Armor à Tours. Allez-y de ma part ! C'est une petite affaire et les prix sont raisonnables. Ma sœur tient de très près ses comptes.

– Elle a raison. Moi-même qui suis dans le commerce, je ne peux qu'approuver qu'on tienne ses affaires

avec rigueur. C'est fort aimable à vous, Monsieur.

Lucien n'écoutait plus, embarqué dans un voyage imaginaire. Ainsi donc, il prendrait le train express. Et cet express ? Irait-il encore plus vite que le train de maintenant, dans lequel il se sentait déjà tout étourdi ? Il passerait la nuit dans un hôtel, celui de l'Armor ou un autre. Il avait dû tout prévoir, l'oncle, inscrire quelque endroit où dormir sur une de ses listes. Et dans ce nouveau lit, dormirait-il ? Le soir de la mort de ses parents, il avait été recueilli par les Demangie, qui lui avaient installé une chambre de fortune, dans le grenier. Lucien, tel un hibou, avait gardé les yeux grand ouverts toute la nuit, incapable de trouver le sommeil, seul dans ce nouveau décor, sur une paillasse pourtant moelleuse, dans la fraîcheur de draps immaculés. C'était la première fois de sa vie qu'il dormait dans un autre lit que le sien, dans une chambre rien que pour lui, sans ses parents, sans ses frères quand ils étaient encore de ce monde, sans leurs souffles, leurs bruits, leurs mouvements dans le lit et c'était cela qui avait rendu la soirée et la nuit si étranges, le gardant éveillé jusqu'au matin, impatient de retrouver âme qui vive. Le lendemain soir, il avait laissé la porte du grenier ouverte. Les jours passant, il avait fini par apprécier son petit coin à lui.

– Oncle Constant... dit-il sans se rendre compte que la conversation entre les deux hommes se poursuivait.

L'oncle le regarda sévèrement. Lucien se mordit les lèvres et ravala sa question. Il serait bien temps de découvrir si, chez l'Oncle et la Tante Moine, il aurait une

chambre à lui. Il replongea dans la machine à voir.

À Sauveterre-de-Guyenne, Monsieur Biraud signala de nombreuses barriques entreposées sur le quai.

– Ah ça fait plaisir à voir. Tous ces fûts vont finir à Paris, je vous le dis. Peut-être même en Amérique.

– En Amérique ! cria Lucien

Sa surprise fut si spontanée et si joyeuse que l'oncle ne le réprimanda pas. Monsieur Biraud se rengorgea à l'étonnement du gamin.

– Au-delà de la vallée, il y a toujours un autre monde, Petit, dit Monsieur Biraud en tendant le bras vers la fenêtre.

À la halte suivante, le wagon accueillit deux nouveaux voyageurs qui se croyaient seuls au monde. La femme était grande et suait de partout et l'homme n'était pas en reste. À eux deux ils occupèrent près de quatre places. Lucien se recroquevilla dans son coin. Il lui sembla que le wagon avait rapetissé.

– Je te dis que c'est une bêtise. Y'a pas un cocher dans le département qui en a déjà une, dit la femme.

Elle fouilla dans son sac et retira un mouchoir qu'elle passa sur son front. L'homme releva le menton et fit un de ces petits mouvements qui accompagnent les certitudes.

– Justement ! On sera les premiers.

– Oh toi et tes vanités. Les premiers... Les premiers à se ruiner, oui.

Elle fourra son mouchoir tirebouchonné dans son sac dont elle fit claquer le fermoir.

– Vu le bruit que ça fait. Je te parle même pas des odeurs. Tous les maires se plaignent. Ils vont nous interdire tout cela. Ce sera vite fait et toi tu seras Gros-Jean comme devant avec ton automobile.

– Tatata... des sornettes !

L'homme se frappa les cuisses.

– Les nouvelles Renault sont im-pec-cables. À Paris, ils seront bientôt dix mille cochers à être passés taxis. Tu verras plus un cheval dans les rues et c'est tant mieux. Toutes ces rues crottées c'est dégoûtant.

– Voilà que tu nous fais la chochette... Et puis Paris, Paris... Tu n'as que ce mot-là à la bouche. Vas-y donc dans ton Paris... Prends une Renault et va faire le joli cœur avec les Parisiennes.

– Ah ! Nous y voilà. Madame est jalouse.

À bout d'arguments, Madame regarda autour d'elle. Tel un matador, elle fit passer les volants de sa robe d'un côté à l'autre de ses jambes et prit à partie ses compagnons de voiture.

– Messieurs, dites-lui, vous, que c'est une mauvaise idée de s'acheter une automobile. Le train c'est bien suffisant.

Monsieur Biraud s'avança et se tourna vers sa voisine. Son ventre n'ayant pas suivi le mouvement, un bouton de sa chemise fut au bord de la rupture. Lucien regardait, fasciné, le bras de fer qui s'opérait entre le petit morceau de nacre et le tissu de la chemise, tendu à l'extrême par la panse gigantesque. Monsieur Biraud risqua un argument.

– Oui, mais, sauf votre respect, Madame, le train ne

va guère vite sur les petits trajets comme celui-ci.

– Merci ! s'écria l'homme triomphalement. Monsieur...

– Biraud. Joseph Biraud.

– Moi c'est Pierre Peythieux.

Les deux hommes se serrèrent la main.

– Ma femme, ne veut pas comprendre que l'automobile c'est la li-ber-té. On part quand on veut. On va où on veut.

– La liberté de tuer, oui. L'avenir qui va tout droit te mener à la tombe.

Madame Peythieux reprit son mouchoir dans son sac et le passa dans son cou en levant les yeux au ciel.

– Dis donc, Gamin, qu'est-ce que tu en penses toi de l'automobile ? demanda Pierre Peythieux, certain de trouver en Lucien, un allié. Tu es jeune. C'est ton avenir, l'automobile.

– Il ne pense rien, intervint l'oncle. Il vient d'un tout petit village.

Monsieur Peythieux s'avança vers Lucien.

– Allons donc ! Dès qu'il y en a dans un village, les gamins de son âge s'agglutinent comme des mouches. Alors, tu aimerais faire un voyage en automobile ? Allez avoue.

– Monsieur, il ne pense rien, je vous dis ! insista sèchement l'Oncle Constant.

Le gros monsieur était maintenant complètement retourné vers la femme. Il avait recalé son ventre et soulagé sa boutonnière. Il avait même remis un peu d'ordre dans sa tenue, en ajustant ses bretelles et le tombé de sa chemise à l'intérieur de son pantalon. Il regardait la

femme avec une bouche gourmande. Mais ni elle ni son mari, ni même l'Oncle Constant n'avaient l'air de s'en rendre compte.

– Pierre, tu vois bien que tu déranges. Avec ses histoires d'automobile, il n'a plus d'éducation.

– Y'avait pas d'offense, dit Pierre plus calmement. Mais moi je serais à sa place...

– Mes parents sont morts écrasés par une voiture, annonça simplement Lucien

Il avait dit cela pour que Monsieur Biraud arrête de mouiller ses lèvres avec sa langue. Lucien trouvait cela répugnant.

– Oh doux Jésus... Paix à leur âme. Pierre excuse-toi ! pria Madame Peythieux.

Elle se signa et tous les passagers restèrent silencieux. Monsieur et Madame Peythieux descendirent à Bouliac. Monsieur Peythieux tapota sur l'épaule de Lucien.

– Allez sans rancune petit.

Lucien ne comprenait pas trop bien de quelle rancune il s'agissait mais sa bonne nature laissa Monsieur Peythieux se réconforter de cette accolade, de ces quelques mots et d'un sourire.

– Désolé mon petit, dit Monsieur Biraud. Monsieur Peythieux ne voyait pas à mal

– Tu as bien répondu, félicita l'oncle. Dire les choses simplement c'est ce qu'il faut.

– Nous serons à Bordeaux dans vingt minutes. Vous allez pouvoir faire un tour avant de prendre votre train. Vous pourrez laisser votre bagage à la consigne, dit

Joseph Biraud content de jouer les guides.

– C'est quoi une consigne ? demanda Lucien

– C'est... c'est...

Monsieur Biraud se gratta la tête.

– C'est quand même curieux qu'il soit parfois aussi compliqué d'expliquer les choses simples. Comment vous diriez, vous, Monsieur Moine ?

– Une consigne c'est l'endroit dans une gare où tu peux déposer ton bagage. Moyennant quelques centimes, ils te le gardent et le surveillent. Et puis ils te le rendent quand tu vas prendre ton train. Ils ont des tickets en deux parties avec le même numéro de chaque côté. Ils te donnent une partie du ticket et ils accrochent l'autre à ta valise. Quand tu reviens, tu donnes ta partie du ticket. Ils peuvent ainsi retrouver ta valise. C'est pour cela qu'il ne faut jamais perdre ton ticket.

– Voilà qui est dit et bien dit. Ton oncle est précis, Lucien.

L'Oncle Moine réfléchissait, visiblement contrarié.

– J'avais prévu d'aller nous dégourdir un peu les jambes mais je n'avais pas prévu de mettre notre valise à la consigne. Elle n'est pas bien lourde. Alors...

– Tout de même... cette Madame Peythieux... C'est une sacrée femelle ! Ouh Tudieu qu'il fait chaud. Vous n'avez pas chaud vous ?

Monsieur Biraud ouvrit la fenêtre. Un bruit de ferraille envahit la voiture.

– Elle avait en effet du caractère, précisa l'oncle en forçant sa voix. Lucien, je ne crois pas qu'on ait besoin de laisser la valise à la consigne.

– Je vais refermer. On ne s’entend plus. Et puis l’air est chaud, alors ça ne change pas grand-chose, pas vrai?

Monsieur Biraud referma la fenêtre.

– Du caractère, comme vous le dites, Monsieur Moine. Je lui dompterais bien son caractère, moi ! Si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vois, Monsieur Biraud. Je vois. Lucien, ton sac n'est pas trop lourd ? Tu peux le porter ?

– Oui, Oncle Constant.

– Ah... mais que je suis bête ! dit l’Oncle Constant en se tapotant la joue. Tu l'as porté depuis la maison de monsieur le maire. Alors il n'est pas trop lourd, n'est-ce pas ?

– Remarquez que son mari n'en manquait pas.

Monsieur Biraud se caressait le ventre.

– Non, ça va. Je suis fort, répondit Lucien.

– De quoi, Monsieur Biraud ? Lucien tu es sûr que ça ira ? Parce que de mon côté pour la valise, je n'ai pas de peine.

– Oui, Oncle Constant. Ça ira. Je suis fort, je te dis.

– Eh bien de caractère pardi. L'homme comme la femme. Dites, ça doit faire des étincelles sur le sommier... si vous voyez ce que je veux dire.

– Je vois, Monsieur Biraud, je vois. Je ne pense pas que nous aurons besoin de laisser nos bagages à la consigne.

– Et ce petit signe qu'elle a fait quand elle a béni tes parents Lucien. Ah ce petit signe... Ah ce petit signe...

Monsieur Biraud inspira tout l’air de la voiture.

– Nous les prendrons avec nous.

« Bordeaux. Terminus du train. Tous les voyageurs descendent de voiture. »

La correspondance à Bordeaux l'avait ébloui. Tout était immense dans la gare Saint-Jean : les quais, la verrière au-dessus des voies, la plus grande d'Europe avait dit l'oncle, et puis dans le hall de départ la carte des lignes du réseau, longue de douze mètres, haute de neuf, devant laquelle on se sentait tout petit. La gare de Tours l'avait tout autant impressionné, surtout les grandes statues à l'extérieur. L'oncle avait expliqué qu'elles représentaient Bordeaux et Toulouse. Lucien avait appris ce que voulait dire le mot allégorie. Dans ses rêves il leur avait donné vie et parole. Les deux déesses antiques avaient soulevé avec une grâce étonnante leurs lourds corps de pierre. Puis elles avaient glissé le long des tours et pris Lucien dans leurs bras. L'une après l'autre, elles lui avaient dit au revoir. L'image de son père enlaçant sa mère pour lui souhaiter une bonne journée l'avait réveillé.

Madame Mazy avait la voix chantante. Elle était aussi joyeuse que son hôtel, une belle maison blanche avec une terrasse sur le devant. Elle était meublée de bancs, de fauteuils en osier et de petites tables assorties, et protégée du soleil par un auvent de toile à rayures bleues et blanches sur lequel on avait inscrit « Pension de la Famille et des Voyageurs Louis et Anne Mazy. » Au premier étage un balcon fleuri filait tout le long de la façade. La gare d'Auriac, qui avait la même vilaine

couleur grise que l'hôtel, avait tout à lui envier.

Ils étaient arrivés à la tombée de la nuit. Le service du soir était terminé depuis deux heures. Madame Mazy leur avait gardé un bol de soupe, un pâté et du fromage. Leur table était dressée dans un coin de la salle à manger. À la manière des jours de fête, avait pensé Lucien, parce qu'il y avait une nappe blanche, de la belle vaisselle et des couverts qui rutilaient. Les autres tables étaient prêtes pour le petit déjeuner, ce qui lui donna l'impression de déranger. Il redoubla de gaucherie et de maladresse.

– Alors voici le garçon ! Dis-moi, tu es bien grand. Quel âge tu as ?

– Douze ans et demi.

– Il est vrai qu'à ton âge, ça compte les demis.

– Merci pour le casse-croûte, Madame Mazy.

– Comme vous m'aviez écrit, Monsieur Moine. Vous avez fait bon voyage ?

– Très bon, Madame Mazy, très bon. Le train allait encore plus vite dans ce sens-là.

– Comme le cheval qui sent l'écurie, c'est le train qui sent Paris. J'ai entendu dire par un voyageur de commerce qu'il fait maintenant des pointes à cent-dix kilomètres à l'heure. Ça va nous mettre Paris au coin de la rue, des vitesses comme ça. Et puis maintenant ils vont marcher à l'électricité. Moi ça me fait des craintes ces nouvelles locomotives. J'aurais peur de griller comme un poulet, en cas de court-jus comme ils disent.

Madame Mazy présenta la corbeille à pain.

– Il y a des sécurités, Madame Mazy.

L'Oncle Constant prit deux tranches et en tendit une à Lucien.

– Oh les sécurités ! Dis, toi, tu as dû aimer ça la vitesse. Comment c'est ton petit nom ?

– Lucien.

Madame Mazy lui caressa les cheveux.

– Reprends du pâté, Lucien. Tu ne sais pas qui te mangera. Et puis, tu es un peu fluet. Il faut que tu t'emplumes ! Un beau garçon comme toi. Y'a mon eau qui siffle. Je vais vous la monter, comme ça le petit pourra se débarbouiller. Avec toute cette poussière dans les trains...

– Avec l'électricité ce sera moins sale, Madame Mazy.

– Vous croyez ?

– Je vous l'assure.

– Alors, je veux bien vous croire. Finissez votre repas tranquillement. Il n'y a plus rien qui vous presse.

Madame Mazy leur versa de l'eau et repartit en trotinant vers sa cuisine. L'Oncle Constant surveillait ses manières.

– Lucien, ne fais pas autant de bruit quand tu manges.

Lucien essaya mais n'obtint pas un très bon résultat. L'oncle fronça les sourcils.

– Tu apprendras. Ta tante aime qu'on se tienne bien.

L'horloge de la salle à manger sonna 10 heures.

– Dis, Oncle Constant, le train qui va chez toi, il va aussi vite que l'Express ?

– Nous allons encore prendre deux trains pour aller chez nous. Mais des cent kilomètres par heure, tu n'en auras plus. Peut-être soixante-dix ou quatre-vingt entre Le Mans et Chateauville et encore pas partout.

– Ça rendait un peu malade au début, et ça faisait mal aux oreilles dans les tunnels.

Lucien plaça ses deux mains sur ses oreilles encore douloureuses.

– Tu dois être sensible de ce côté-là, comme ta tante. Parce que moi je n'ai rien senti

– Mais Tante Félicité elle a mal, elle ?

– Oui, je te l'ai déjà dit. Vous êtes du même sang donc ça doit venir de là. Mange ton fromage. Il se fait tard. Nous nous levons à 6 heures demain matin.

Lucien s'était réveillé tôt. Le pantalon et la chemise de rechange étaient posés à cheval sur le cadre de son lit. Le chandail avait glissé et la forme qu'il composait sur le sol ressemblait à un animal endormi et renvoyait à Lucien l'image familière du chat de la maison, qui avait disparu quand on avait levé les corps de ses parents. L'Oncle Constant avait plié avec soin les habits de la veille, gris de la poussière du train. Il dormait encore, ronflotait. L'oncle avait laissé les volets ouverts pour ne pas déranger les voisins et pour être réveillé par les premières lueurs du jour. La chambre avait quelque chose d'étrange avec ses quatre lits et ses armoires vides. Il n'y avait rien sur les murs pour accrocher le regard. Depuis son lit, Lucien apercevait un bout de ciel gris, ce qui était pour lui très inhabituel en juillet et lui donnait

l'impression bizarre de voyager dans le temps, comme s'il avait sauté une saison. Les trains allaient si vite que ça lui semblait possible d'avalier les jours. Quand le maître avait eu vent de son départ pour la Bretagne, il avait donné à la classe un de ces problèmes où il faut calculer des choses bizarres. Deux trains partent à 6 heures du matin, l'un de Paris pour Bordeaux, l'autre de Bordeaux pour Paris. Le premier roule à cinquante-quatre kilomètres par heure de moyenne. Le second à trente-six kilomètres par heure. À quelle heure se rencontreront-ils ? À quelle distance de Paris, sachant que Paris se trouve à cinq cent quatre-vingt-quatre kilomètres de Bordeaux ?

S'il savait, le maître, que les trains Express allaient à plus de cent-dix kilomètres par heure et qu'en moyenne, l'Express de Bordeaux roulait à quatre-vingt-cinq kilomètres par heure. S'il savait, si tous les copains de la classe savaient ! Alors quoi ? Ça ne changerait pas le problème, juste la solution ! Lucien soupira. Il avait envie de se lever, d'aller voir à la fenêtre mais il n'osait pas car le parquet grinçait. Il réveillerait l'oncle. Il l'aimait bien l'Oncle Constant. Il était moins fort, moins grand que son père mais il avait un air sérieux et il lui apprenait des choses. Il était aussi un peu comme la mère et ça lui ravivait le souvenir. Quand on avait mis son père et sa mère dans la tombe, il avait fait son dur, comme son père, quand ses deux petits frères étaient morts, l'un à trois ans, l'autre à cinq ans. « Cesse donc de pleurer avait dit Jean à Antoinette la vie continue et puis

on a celui-là à faire pousser » avait-il ajouté en montrant Lucien. Alors la vie avait continué et en attendant la venue de l'oncle, Lucien avait fait comme si rien n'était arrivé. Ses parents n'étaient plus là, voilà tout. Il n'y pensait pas. « Quand on ne voit pas c'qu'on veut, c'est plus facile, ça vous manque pas » lui avait dit sa mère en rangeant des gâteaux sur le haut de l'armoire. Il avait fait pareil, il avait laissé sa vie d'avant tout en haut de l'armoire. Il avait fallu deux mois pour régler le déménagement des meubles, les papiers et le grand voyage. Depuis que tout ça c'était fait, depuis l'arrivée de l'oncle, Lucien pensait un peu plus à ses parents, même si ça pinçait le cœur et que ça lui faisait monter des larmes piquantes dans les yeux qu'il stoppait le plus vite qu'il pouvait en plissant son nez.

6 heures sonnèrent. L'oncle se leva au deuxième coup de cloche.

– Tu es réveillé, Lucien ? chuchota l'oncle.

– Oui mais pas depuis longtemps. Bonjour, mon oncle.

– Bonjour, mon garçon. Allez, habille-toi et va au cabinet au bout du couloir. Tu sais où c'est ?

– Oui, Madame Mazy m'a montré, répondit Lucien en sortant de son lit.

Lucien regarda ses pieds qui n'étaient pas très propres. Il enfila rapidement ses chaussettes et passa son pantalon. L'Oncle Constant était passé derrière le paravent.

– Je me rase, je mets mon nécessaire dans la valise,

puis nous partîrions pour la gare. Madame Mazy nous a préparé un casse-croûte. Tu le mettras dans ton sac comme hier. Pose ta chemise de nuit sur le lit. Dis, il ne fait pas bien beau. Nous sommes juste au-dessus de la Loire. Il va falloir que tu t'habitues au ciel gris. C'est peut-être ce qui va te sembler le plus difficile. Bah... On s'habitue à tout.

En allant aux cabinets, Lucien chantonna tout bas.

– La Loire prend sa source en Ardèche et se jette dans l'océan Atlantique. Avec plus de mille kilomètres c'est le plus long fleuve de France. La Saône est un affluent du Rhône...Le Rhône prend sa source en Suisse, comme le Rhin...

Il était incollable sur les fleuves, les rivières et les lacs de France. Il s'était créé un grand territoire rien qu'à lui où il pouvait pêcher tout son souf. Il fallait vraiment qu'il demande à l'Oncle Moine pour la pêche.

Ils arrivèrent à la gare à 6 heures 40. Le train était déjà à quai mais comme ils étaient les premiers, l'Oncle Constant n'osa pas monter dans la voiture. Alors ils attendirent qu'il y ait du monde et après avoir vérifié auprès de trois voyageurs qu'ils étaient devant le bon train, l'oncle consentit à monter dans la voiture mais il ne donna le signal d'une installation véritable qu'une fois s'être entretenu avec un employé de la compagnie qui portait képi. Lucien avait été déçu d'apprendre qu'ils mettraient presque deux heures et vingt minutes pour faire cent kilomètres.

– Ça fait une toute petite moyenne, regretta-t-il.

L'oncle s'amusa beaucoup de sa déception.

– Monsieur-qui-n'aime-voyager-qu'en-Express, va me calculer maintenant la vitesse moyenne exacte du train.

Lucien se mit à raisonner tout haut comme Monsieur Lelabourier, son instituteur, lui avait appris à faire. Il ne mettait un dix sur dix que si toutes les étapes étaient exprimées clairement et que le résultat était juste. Mais le raisonnement donnait plus de points que le résultat.

– Sachant que pour faire cent kilomètres, le train met deux heures et vingt minutes. Soit cent-quarante minutes. Je divise cent par cent-quarante et je multiplie par soixante...

– Donc...

– Il faut que je pose la division, Oncle Constant. Le maître il donne pas des calculs aussi durs à faire de tête.

– Tu ne peux pas me donner les deux premiers chiffres après la virgule ?

L'oncle avait les yeux brillants de ruse.

– Tu sais toi, Oncle Constant !!?

L'oncle regarda en l'air. Il tapota sur ses cuisses, compta silencieusement puis il regarda Lucien droit dans les yeux.

– 42,8571.

– Tu sais quatre chiffres après la virgule ! hurla Lucien.

– Chut ! Tu vas nous faire dérailler le train à t'époumoner comme cela ! gronda l'oncle gentiment. J'aime bien les chiffres. Toi aussi à ce que je vois. C'est bien.

Lucien, encouragé par l'exploit et les confidences de

l'oncle Moine, osa poser sa question.

– Et est-ce que tu aimes la pêche ?

L'oncle roula des gros yeux.

- La pêche ? Quel est le rapport ? Mais d'où peut venir une question comme ça ? Les chiffres et la pêche, ce n'est pas vraiment pareil. Vois-tu. Quand on aime les chiffres, je ne crois pas qu'on puisse aimer la pêche. Mais ce que j'en dis, c'est une idée qui me vient sans trop raisonner. Moi, en tout cas, je n'ai jamais aimé la pêche. J'ai l'impression de perdre mon temps.

– Oh !

Le sifflet du chef de gare sonna la fin des confidences. Le train s'ébranla dans un vacarme parfaitement au diapason des tourments de Lucien. Quand le calme revint dans la voiture, l'oncle reprit la parole.

– Moi je n'aime pas la pêche mais... Tante Félicité... était une vraie championne.

Ce fut au tour de Lucien de rouler des gros yeux.

– Ben... mais... Tante Félicité... C'est une femme... Et les femmes ça pêche pas.

– Je sais bien, Lucien. Mais Tante Félicité c'est Tante Félicité. Elle ne fait pas tout comme tout le monde, dit l'oncle d'un air mi-ennuyé, mi-admiratif.

– Comment ça une championne ? demanda Lucien, d'un ton suspicieux.

– En 1899, elle a été première au concours de pêche de Rennes, juré-certifié par le maire et la société de pêche. Ils ont recompté deux fois, je peux te le dire.

– Mais... elle... Elle a eu le droit de s'inscrire ?

L'idée d'une femme pêcheuse ne lui plaisait guère.

– Tu ne crois pas si bien dire. Ils ont voulu lui interdire de participer. Mais elle avait lu le règlement et il n'y avait rien qui disait que les femmes ne pouvaient pas concourir. Alors ils ont bien été obligés de l'accepter... sinon...

– Sinon ? dit Lucien en rentrant la tête dans les épaules.

L'oncle sourit.

– Elle leur a dit qu'elle demanderait à la fanfare de l'école des Beaux-Arts de venir jouer à proximité.

– Une fanfare !

Lucien eut un air si ahuri que l'oncle rit de bon cœur.

– Rassure-toi. Rien de tout cela n'est arrivé. Ils ont accepté de l'inscrire. Quand elle est arrivée première, certains ont prétendu qu'elle avait triché, qu'elle avait des poissons dans son cabas. Ce ne sont que des mauvaises langues bien sûr comme il en existe partout.

Ils arrivèrent au Mans à 11 heures et s'installèrent au buffet de la gare, qui était au moins dix fois, peut-être cent fois plus grand que la salle à manger de Madame Mazy. L'Oncle Constant commanda un pichet de vin blanc, une limonade et du pain beurré. C'était pour Lucien le deuxième restaurant de toute sa vie et il n'en revenait toujours pas d'être servi et traité avec déférence. C'était étrange à vivre et donnait à ce voyage quelque chose d'irréel. Il remercia le garçon de salle. Depuis qu'il voyageait avec l'oncle, il avait vu en une journée plus de

gens qu'en douze années d'existence. C'était donc vrai que la France comptait quarante millions d'habitants.

Le chiffre l'avait impressionné quand l'instituteur avait donné à la classe une leçon de géographie. Mais le chiffre était resté un chiffre, figé dans la craie. La réalité c'était bien autre chose. La réalité c'était le croisement incessant des voyageurs dans le hall de la gare, les uns dans le calme, les autres dans l'agitation des retards. La réalité c'était cette incroyable variété des visages et des corps, qu'il avait déjà expérimentée dans la cour de son école et qui maintenant s'offrait sans limites à ses regards. Et puis il y avait l'émotion. Il avait vu des femmes et même des hommes fondre en larmes, s'étreindre à s'étouffer. Qu'ils se quittent ou se retrouvent, c'était la même fureur qui les prenait. La joie et la peine les défiguraient tout autant.

Lucien mangea ses deux tartines et but sa limonade, en essayant de faire le moins de bruit possible. Il eut l'impression qu'il y parvenait mieux que la veille. Il pensait à la Tante Félicité. Il avait du mal à l'imaginer sur les bords d'une rivière ou d'un étang. Elle devait avoir de belles jupes ou des robes avec de la dentelle, comme la femme de l'instituteur. À la pêche il y avait des vers, des appâts et puis de la boue sur les abords des plans d'eau. On s'asseyait par terre, avec les jambes écartées. Non, décidément, ça n'allait pas !

L'oncle regardait constamment les plafonds du buffet de la gare.

– Lucien. Tu as remarqué qu'ils ont l'électricité ? Regarde, la belle lumière que ça fait dans le café. Et ces miroirs qui la reflètent sont du meilleur effet. Il n'y a pas à dire, ça attire la clientèle dans le commerce. Chez nous, il y a une turbine chez le minotier. Mais dans le village ça ne bouge pas bien vite. Pourtant les députés ont voté la loi pour mais...

L'oncle fronça les sourcils. Une grande ride verticale s'installa au milieu de son front.

– Les gens ont peur dans les campagnes. Je me demande bien de quoi.

– Le maître, il dit qu'ils ont peur du progrès.

– Ton maître parle juste. Et ça Lucien, la peur, il faut plus qu'une loi pour que ça change. Je crains qu'on en ait encore pour quelques années à s'éclairer avec des lampes à pétrole.

L'oncle retira sa montre de la poche gousset de son gilet. Lucien aimait bien ce geste. Peut-être que plus tard il aurait une montre et un costume comme l'Oncle Constant. Il pourrait alors avoir des gestes d'homme.

– Il est temps. Nous serons rendus à Chateauville juste après la demie de 4 heures. Tu seras content d'arriver, Lucien. Et moi aussi.

Lucien remit son sac en bandoulière et emboîta le pas de l'oncle. Ils s'installèrent dans la voiture de première classe. Le chef de gare siffla le départ. Le train s'ébranla et prit de la vitesse. Lucien feignit l'indiffé-

rence, comme un voyageur habitué. Il regarda par la fenêtre du train, sans regarder vraiment. Il serait content d'arriver mais en même temps il aimait bien ce voyage entre hommes. Et puis l'Oncle Constant c'était déjà quelqu'un de familier, auquel il se raccrochait. Ils avaient fait quelque chose ensemble. Ils s'étaient retrouvés tous les deux dans le train, dans une chambre d'hôtel, au buffet de la gare. Même s'ils avaient croisé beaucoup de gens, Lucien avait l'impression que son monde se résumait maintenant à l'Oncle Constant, que plus personne d'autre n'existait. Mais le voyage n'allait plus durer que quelques heures et Lucien savait bien que l'oncle retournerait à ses affaires. Mais quelles affaires au fait ? Il avait bien parlé d'un commerce, mais quel commerce ?

– Oncle Constant ?

L'Oncle Constant dormait, la bouche ouverte. Lucien regarda de nouveau par la fenêtre du train. Il pleuvait. Il s'amusa quelques minutes à suivre les trajectoires des gouttes d'eau sur la vitre puis il se lassa. L'oncle dormait toujours. Il prit machinalement son sac, délesté du casse-croûte qu'ils avaient mangé une heure plus tôt. Dans la poche avant, il sentit quelque chose de rigide. Il fronça les sourcils, défit la boucle, ôta le rabat et glissa sa main à l'intérieur. Il sortit de son sac une grande enveloppe. Il regarda l'Oncle Constant. Dormait toujours. Bah, après tout c'était son sac ! Si cette enveloppe se trouvait dans son sac, elle devait être pour lui. Il l'ouvrit. Dans l'enveloppe il y avait un livre.

– Robinson Crusoé... dit Lucien à voix basse.

– « La vie et les aventures étranges et surprenantes

de Robinson Crusoé » ajouta l'Oncle Constant, sorti comme par magie de son sommeil.

Lucien ne savait pas quoi faire.

– Ouvre-le, il y a un mot pour toi sur la première page.

– Pour moi ! s'écria Lucien interloqué. Pour moi ?

– Regarde donc, au lieu de répéter toujours la même chose.

Lucien ouvrit le livre à la première page et lut :

– « Pour Lucien. Parce qu'il faut toujours se recréer un monde autour de soi pour être heureux. Lelabourier. » C'est mon maître. Mon maître... Monsieur Lelabourier. Mon maître d'école !

– Il m'a remis ce livre pour toi la veille de notre départ. Je l'ai glissé dans ton sac ce midi.

Lucien n'en revenait pas. C'était la première fois de toute sa vie qu'il recevait un cadeau. Et un sacré cadeau, qui devait coûter.

– Parce qu'il faut toujours se recréer un monde autour de soi pour être heureux. Qu'est-ce qu'il veut dire par là, le maître ?

– Ah il faut lire pour savoir.

– Tu l'as lu, Oncle Constant ?

– Non.

– Alors tu peux pas me dire, dit Lucien avec regret.

Il reposa le livre sur ses genoux et croisa ses mains sur la couverture. À part les livres de classe, Lucien n'avait jamais rien lu de toute sa vie. Il ne savait pas trop comment faire, sans table devant lui, sans la voix du

maître, sans les copains qui tournaient les pages en même temps que lui.

– Tu pourras le lire avec la Tante Félicité, proposa l'Oncle Constant.

– Elle sait lire ?

L'oncle haussa les épaules.

– Oui, quelle question !

Lucien hésita. Fallait-il dire à l'oncle ? Ils étaient entre hommes; après tout.

– Ma mère, elle savait pas, dit-il doucement.

L'oncle posa sur lui un regard que Lucien avait du mal à déchiffrer. L'oncle avait eu un peu le même quand il avait découvert les habits de Lucien. Il y avait de la honte, ça Lucien en était sûr. Mais il n'y avait pas que cela. De l'agacement ? De la colère ? De la déception ? Un peu de chaque ? L'oncle resta silencieux quelques secondes. Puis il posa ses mains bien à plat sur ses cuisses.

– Ta tante aime lire à haute voix. Je suis bien content que tu arrives car je n'ai pas toujours de goût pour la chose.

– Quelle chose ?

– Lire à haute voix, Lucien.

Lucien ne comprenait pas ce que racontait l'oncle mais il fit prudemment comme s'il avait compris.

– Elle veut qu'on mette le ton, comme au théâtre tu vois.

Lucien hochait la tête. Il ne comprenait toujours pas et décida qu'il verrait bien.

– Oncle Constant...

- Oui.
- C'est quoi ton commerce ?
- L'oncle n'eut plus du tout son air indéchiffrable. Ses yeux brillèrent. Il se mit à sourire, s'avança sur son siège et se tint aussi droit qu'un militaire au garde à vous.
- Je tiens la grande épicerie-café de Chateaufville.
- Il avait prononcé chaque syllabe avec gourmandise et une très grande fierté.
- Tu me donneras un coup de main pendant les vacances. Cela me sera bien utile.
- J'ai jamais travaillé dans un commerce.
- Tu apprendras. C'est le meilleur endroit du monde pour être champion en calcul mental. Alors... nous avons 3 savons à 2,50.
- Qu'est-ce que... demanda Lucien étonné.
- 3 savons à 2,50 ça fait 7,50, expliqua l'oncle.
- Ensuite... 5 bougies à 0,50 ?
- 2, 50.
- Et je vous rajoute les deux verres de cidre de l'autre jour à 0,15 le verre.
- 0, 30.
- Ce qui nous fait un total de ?
- Lucien marmonna.
- Vite... il y a du monde, s'amusa l'Oncle Constant.
- 10 francs et 30 centimes ? répondit-il inquiet.
- L'oncle acquiesça. Lucien respira.
- Madame Hillion te donne 10 francs, tu lui rends ?
- Ben... Y'a pas assez !
- Madame Hillion cherche toujours les arrondis.
- Mais tu n'emploieras pas ce ton benêt pour lui dire que

la maison ne fait pas d'arrondis.

– Alors qu'est-ce qu'on fait ? demanda Lucien, un peu vexé d'avoir été traité de benêt.

– Toi tu ne fais rien. Moi je note dans le cahier du crédit.

Ils arrivèrent à Chateauville à 16 heures 34 précises. La gare ressemblait en tous points à la gare d'Auriac, en plus grand. Il y avait un peu plus loin sur la voie un grand hangar en bois devant lequel stationnaient des wagons à bestiaux. Parmi les trois femmes qui attendaient sur le quai, il sut tout de suite laquelle était sa tante, parce qu'elle se tenait exactement comme son père, la tête bien droite, comme si un fil la retenait depuis le ciel. Quand elle vit l'Oncle Constant, elle se mit à sourire et ce ne fut plus du tout le même visage qu'il avait aperçu par la vitre du train. Le sourire de la tante avait complètement changé sa figure. Son père lui aussi avait deux visages, l'un qui ne souriait pas et qui ne vous engageait à rien et l'autre qui était une invitation au bonheur et à l'affection partagée. Pourtant la Tante Félicité portait le deuil. Des pieds jusqu'à la tête, tout était noir. L'illumination provoquée par son sourire n'en était que plus extraordinaire.

– Lucien Louis Marie, te voilà.

Les bras de sa tante se refermèrent un peu autour de lui et son corps tout entier fut comme posé contre celui de sa tante. Il ne sut pas quoi faire ni de sa tête, ni de ses mains. Elle se recula puis le regarda. Lucien resta silencieux et se mit à sourire gentiment. Sa tante était

grande. Avec son mètre soixante-quatre, il ne lui manquait que deux ou trois centimètres pour la dépasser. Elle avait de grands yeux très bleus comme les siens, un nez fin et bien droit, une bouche qui formait un M et la petite fossette sur le menton, que Lucien avait aussi. Ses cheveux avaient la couleur et le tressé d'un épi d'orge.

– Constant, tu n'es pas trop fatigué ? Quel voyage, mon Dieu quel voyage ! Mais tu as bonne mine. Tu auras pris du soleil. Il fait beau là-bas sûrement. Pas comme chez nous. Il faudra t'habituer, Lucien.

– Je lui ai dit la même chose.

L'Oncle Constant se mit en marche, doucement.

– Donne le bras à ta tante, Lucien.

Lucien ne savait pas comment faire. Il n'avait jamais donné le bras à sa mère qui était plus souvent à dix pas devant lui et se retournait agacée « Mais avance donc, tu vas prendre racine à lambiner comme ça. » Il improvisa en tendant le bras en avant, mais sans le tendre tout à fait, si bien que cela fit une jolie courbe, avec sa main ouverte comme pour une offrande. La tante le regarda d'un air approbateur.

– Tu te changeras, Lucien. Je t'ai fait coudre des habits.

La tante peinait à marcher.

– Tu es malade, Tante Félicité ? demanda Lucien.

Elle s'arrêta et le regarda.

– Ah, mon Dieu, l'accent ! dit-elle

– Tu ne crois pas qu'on va se moquer de lui à l'école ? demanda l'Oncle Constant. Il faut que d'ici la rentrée il apprenne à parler autrement, comme nous.

La tante se retourna vers l'Oncle Constant.

– Lucien aura vite fait de prendre l'accent d'ici. Nous avons tout l'été.

Puis elle s'adressa à Lucien.

– Il faut savoir que ton oncle est toujours inquiet.

Ils se remirent en marche. Tante Félicité poussa un petit cri. L'Oncle Constant posa la valise.

– Lucien, tu vas prendre la valise et je vais donner le bras à Tante Félicité. Tu aurais dû demander à Joseph de t'amener avec la charrette. Tiens appuie-toi.

– Il m'a amenée, Constant. Mais on ne pouvait pas laisser le café. Il y a l'enterrement de la femme Poiré.

– C'est sûr. Je vais aller l'aider.

– Il se débrouillera bien tout seul. Il faut installer Lucien dans sa chambre, d'abord. J'ai besoin de toi. Je ne peux monter les étages avec ma jambe.

– Que dit le Docteur Pierre ?

– Il faut du temps.

Lucien se demanda comment la Tante Félicité avec sa jambe, qui la portait si mal, pouvait aller à la pêche, parce que si elle avait tant de peine sur les pavés de la rue, qu'est-ce que cela pouvait donner sur les chemins des campagnes ? Il était un peu inquiet puis il se mordit les lèvres car ce n'était pas une pensée charitable. Ils progressèrent lentement. Deux femmes s'arrêtèrent de balayer pour les regarder passer. L'oncle fit un petit salut. Un chien vint renifler les jambes de Lucien. Ils longèrent un parc entouré de hautes grilles.

– C'est la maison du propriétaire de la cidrerie. Son usine est à un kilomètre derrière la gare.

Ils arrivèrent devant la maréchalerie Héry. La tante fit bonne figure, quand les hommes, occupés à réparer des roues de charrette, soulevèrent leur casquette pour la saluer.

– Bien le bonjour, Félicité. C'est rare qu'on vous voit le nez dehors. C'est bien dommage.

Tante Félicité eut un petit sourire pincé.

– Te voilà revenu, Constant. Marcel ! File chercher la patronne qu'elle vienne voir le petit. Pose donc ta valise petit. Marcel apporte aussi une chaise pour Madame Félicité.

– Tu es gentil Théophile, mais Joseph m'attend, dit l'Oncle Constant.

– Tatata... Il se débrouille très bien sans toi le Joseph. Allez Félicité, posez-vous deux minutes. Cela fera du bien à votre jambe. Le Docteur Pierre est un champion pour réduire les fractures mais après, le vrai médecin c'est le repos... Pas vrai ? Ursule, va donc chercher un pichet de cidre et des verres. Il fait soif.

– Merci, Théophile, dit Tante Félicité en prenant place sur la chaise apportée par Marcel.

Elle avait le teint pâle et les narines pincées. L'Oncle Constant posa une main sur son épaule.

– Ah voilà la patronne. Regarde Germaine, regarde le gamin que le Constant nous ramène.

– Oh Jésus Marie Joseph... Jésus Marie Joseph... C'est un revenant !

Puis elle se signa.

– Germaine, va pas dire des choses comme ça devant le gamin. Écoute pas petit. Quand on va trop à

l'église, voilà c'qui arrive. On dit des sornettes.

– Mais c'est tout le portrait des Fréreux tout de même ! affirma Germaine d'un ton chagriné.

Si Lucien, depuis deux mois, avait évité de penser à son père, là, il n'avait plus le choix. On voyait son père à travers lui. Alors, il lui venait des idées bizarres d'un père qui essayait de se glisser sous sa peau. Les gens disaient Tout le portrait. C'était du recopiage, trait pour trait, sans ratures, sans fautes. Monsieur Le Labourier, l'instituteur, aurait mis un dix à coup sûr. C'était à se demander ce qu'avait fait sa mère dans l'histoire, et puis toute la famille de son côté à elle, les Cadiot, les Beausoleil, si noirs, si petits, si différents.

Sa tante trônait sur sa chaise au milieu des roues de charrette. Le verre de cidre lui redonna des couleurs.

– Alors dis donc, petit. C'est-y que t'as perdu ta langue pendant le voyage, demanda Théophile. Comment c'est ton nom déjà ?

– Lucieng, Monsieur.

Théophile se pencha vers lui. Il avait une figure toute ronde, très rouge, barrée d'une grande moustache et des yeux couleur noisette.

– Oh... Tu veux pas me répéter ça ?

Les yeux couleur noisette pétillaient.

– Répéter quoi, Monsieug ?

Tante Félicité fronça les sourcils.

– Théophile... Arrêtez ! Vous voyez bien qu'il n'a pas l'accent d'ici. Pourquoi vous le torturez à lui faire répéter ses phrases ?

– Je le torture pas, Félicité. J'aime bien l'accent de là-bas. Y'en avait plein des gars au service militaire qui parlaient comme lui. Il sort une très belle musique de ta bouche, Lucien.

Lucien fit un petit sourire. Germaine Héry tapota son épaule et le regarda gentiment.

– Alors il est bon mon cidre, hein. Aussi bon que celui de Constant non ? clama Théophile.

L'Oncle Constant tendit son verre puis celui de Tante Félicité à Marcel.

– Excellent, Théophile. Il faut que nous allions installer Lucien. Germaine, bien le bonsoir, dit l'Oncle Constant.

Il aida la Tante Félicité à se relever.

– Elle a enfin son petiot. Je suis bien contente pour elle, dit Germaine en regardant la tante s'éloigner.

– Si tu veux mon avis, c'est Constant qui a l'air le plus ravi des deux, ajouta Théophile.

– Les apparences, Théophile, les apparences...

Lucien rattrapa son oncle et sa tante.

– Tu vois... pour l'accent... dit l'Oncle Constant

– Il va finir par le perdre.

Ils remontèrent vers la grand-rue. L'église donnait sur la place où se trouvaient les commerces, la mairie et l'école publique. L'église ressemblait à un château. Elle avait un donjon, parsemé de fenêtres-meurtrières et une nef ornée de mâchicoulis. Lucien n'avait jamais vu d'église aussi magnifique. Celle de La Pardaille datait du

onzième siècle. Elle était petite et sans fenêtres. Ses murs étaient bâtis grossièrement. Le dimanche, on laissait les portes ouvertes pour faire entrer un peu de lumière. Les retardataires assistaient à la messe depuis le porche.

Ils s'arrêtèrent devant les Postes et Télégraphes, la bijouterie Briel, la boucherie Sanguy et la boulangerie Pain. À chaque fois, on venait saluer l'oncle, la tante et Lucien. Certains s'amusaient de son accent, d'autres pas. À côté de la boulangerie se trouvait l'épicerie-café de l'Oncle Constant. Un homme, vêtu d'un grand tablier blanc et d'une veste noire, apparut sur le seuil. Il souleva sa casquette pour saluer l'oncle et la tante.

– Ah Patron. Content de vous savoir de retour. Vous venez faire la fermeture ?

– Tout à l'heure, Joseph, tout à l'heure.

Lucien croisa le regard de Joseph, un regard un peu morne, qui semblait réserver son jugement pour plus tard. L'oncle reprit le bras de sa femme et se dirigea vers une grande maison de pierres rouges, de l'autre côté de la place, au-delà de la fontaine.